

## LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

«Les Papillons noirs»,  
splendide thriller

(Arte)

Niels Arestrup est royal – peut-il en être autrement? La minisérie *Les Papillons noirs* bénéficie aussi d'un joli (mais glaçant) couple pour les flash-back, Axel Granberger et Alizée Costes. Ainsi que de deux excellentes comédiennes senior et junior, Brigitte Catillon et Alice Belaïdi. Jolie distribution pour un thriller réussi, premier des deux piliers de la rentrée d'Arte – le second sera une sympathique série sur les débuts du rap en France. Écrivain à la peine, Adrien (Nicolas Duvauchelle) est engagé par Albert (Niels Arestrup) pour raconter sa vie. Entrepris a priori assez plate, sauf que l'homme reclus, qui se sait condamné, se dit l'auteur de multiples assassinats depuis les années 1970. Formant un couple fusionnel avec son amie d'enfance, deux solitaires poussés au ban de la société, ils se sont enfermés dans une cavale meurtrière. Adrien écoute, écrit, et se laisse gagner par une passion pour cette histoire qui va le concerner de plus près qu'il ne l'imagine... Arte, en cheville avec Netflix, a misé sur le tandem Olivier Abbou (*Maroni*) et Bruno Merle, passé naguère par l'animation. Ils livrent un suspense plutôt riche, marqué par l'originalité de ce point de départ, le criminel supposé qui veut raconter sa vie, un dispositif qui tient de Stephen King. La mini-série souffre d'un personnage central (Adrien) taillé à la serpe, mais notre attention se porte de toute manière sur Niels Arestrup ainsi que le couple du passé. Ensuite, ça se corse, au point que certains pourraient crier à l'in vraisemblance. De fait, quoi qu'on en pense, l'histoire des deux compères a sa cohérence jusqu'au bout.

Durant les hautes heures du cinéma hollywoodien, *Les Papillons noirs* aurait pu constituer un grand film noir de studio, avec intrigues retorses et surprises familiales, qu'aurait réalisé un maître. À l'heure du format sériel, le feuilleton, c'est peu fréquent, ne multiplie pas les petits détours pour gagner du temps. Il garde sa forte densité. Une belle entrée en matière de rentrée. ■

Une minisérie d'Olivier Abbou et Bruno Merle (2022).  
A voir sur Arte.tv et l'app jusqu'au 12 octobre, en diffusion classique dès le 22 septembre.

## &gt; La phrase

«Thank you Ma'am,  
for everything»

L'ours Paddington, sur Twitter

## JUKEBOX

Stéphane Gobbo

Les miniatures d'Emilie  
Roulet et Michael Frei

On connaît Michael Frei sous le pseudo de Hemlock Smith, projet à géométrie variable qui l'a vu enregistrer depuis le début des années 2000 de beaux disques préférant l'ombre à la lumière. Il y a dans la musique de cet Appenzellois exilé depuis l'enfance en terres vaudoises quelque chose de délicieusement poussiéreux, une appétence pour le folk abrasif et le blues mélancolique. Il se rêvait rock star, mais c'est dans la marge qu'il a au fil du temps trouvé son terrain de jeu privilégié, composant des morceaux expressionnistes sur lesquels il murmure autant qu'il chante, flirtant parfois même avec le *spoken word*.

En 2018, Michael Frei invitait sur *The Ghost Parade*, sixième album de Hemlock Smith, la jeune pianiste Emilie Roulet, diplômée de la Haute Ecole de musique de Lausanne tandis qu'il est autodidacte. De cette rencontre est née l'envie d'un album à quatre mains et deux voix. Au phrasé râpeux de l'un répond la douceur de l'autre, on est dans le registre de la glace et du feu, du yin et du yang. Écouter *The Beauty of Lost Causes*, c'est comme ouvrir une boîte à bijoux et y découvrir de précieuses miniatures qu'on a envie de garder pour soi. ■



Emilie Roulet et Michael Frei, «The Beauty of Lost Causes» (Trepanation)

## &gt; Sortir

Berne  
Cinéma

Pour le cinéma français, la porte de la Suisse alémanique se trouve à Bienne. Depuis dix-sept ans, le Festival du film français d'Helvétie y accueille à la fin de l'été une belle part de la production hexagonale pour la guider sur les chemins qui vont à Berne et au plus profond des contrées germanophones. De *Citoyen d'honneur* à *Une Comédie romantique*, une cinquantaine de films sont dévoilés, la plupart avec sous-titres. Deux, parmi les meilleurs, sont suisses: *La Dérive des continents (au sud)*, de Lionel Baier, et *Last Dance*, de Delphine Lehricey. **A. Dn Festival du film français d'Helvétie. Bienne. Du me 14 au di 18 septembre.**

Fribourg  
Musique

Trois Berlinoïses qui passent des tubes pop-rock à la moulINETTE rockabilly. Depuis *Strike* en 2009, *The Baseballs* propose une musique qui puise dans les années 1950-1960 les arrangements à même de réinventer des mélodies connues. Dans son dernier album, *Hot Shots*, sorti l'an dernier, le groupe s'attaque notamment à *Kids in America* (Kim Wilde), *Forever Young* (One Direction) et *Boys Don't Cry* (The Cure). **S. G. The Baseballs. Fri-Son, ve 16 à 19h.**

Genève  
Spectacle

Tout le monde connaît l'histoire du docteur Frankenstein et de sa créature qui, double monstrueux de son inventeur, porte le même nom. Musicien et auteur, le Genevois Guillaume Pi adapte la fable de Mary Shelley en un solo où, dans une cage lumineuse et sur des sons électros, un narrateur interroge la monstruosité contemporaine. «Cette fable de deux cents ans parle toujours aujourd'hui, car elle est une parfaite allégorie du créateur esclave de sa création, comme nous le sommes de la technologie, responsable de notre destin climatique», observe l'auteur et interprète du solo. **M.-P. G. «Frankenstein». L'Alchimic, du 13 au 25 septembre.**

Neuchâtel  
Musique

Dès la fin des années 1990 et son inscription dans l'écurie International Deejay Gigolos de DJ Hell, Terence Fixmer a su se placer sur le haut de la pile des producteurs d'une techno qui vous ravage. Son dernier EP, *Countdown* (sorti en avril de cette année chez Planète Rouge) montre qu'il n'a rien perdu de sa force de frappe: c'est une parfaite musique de

rave maximaliste, une suite d'incantations aux levers de soleil narcotiques. **P. S. Terence Fixmer. Case à Chocs, sa 17 dès 23h.**

Valais

Spectacle

Vous rêvez d'un «grand gloubi-boulga cosmique»? Alors vous irez à Sierre voir *Abadir*, la nouvelle création de Faustine Moret. La danseuse et chorégraphe propose un solo qui navigue entre exploration spatiale et aspiration New Age dans une esthétique rétrofuturiste des années 1970 et 1980. Que fait-on pour sortir de la nostalgie des Trente Glorieuses? Comment change-t-on de modèle de société?, interroge la jeune artiste à travers cette pièce surréaliste élaborée à partir de collages et d'écriture automatique. **M.-P. G. «Abadir». Théâtre Les Halles, Sierre, du 15 au 17 septembre.**

Vaud

Musique

La scène musicale suisse serait-elle ronronnante, figée ou cloisonnée? Vous avez trois jours pour vous défaire de ce cliché, le temps du Festival Label Suisse. Une programmation qui privilégie les circuits courts dans sa ligne artistique tout en donnant un aperçu de l'effervescence des scènes musicales helvètes. Du guitariste de jazz Louis Matute au pianiste Colin Vallon, en passant par les chanteuses Flèche Love et Priya Ragu, jusqu'au répertoire de la Renaissance avec l'ensemble Thélème, toute la diversité musicale suisse sera réunie à Lausanne. **J. de B. G. Festival Label Suisse. Lausanne, du 16 au 18 septembre.**

En tournée

Musique

Manipuler le bruit pour en faire une exploration de poésie concrète: la Japonaise Yoko Higashi (par ailleurs danseuse et chorégraphe) et le Lausannois Francisco Meirino sont passés maîtres en la matière sonore. Ils collaborent ici sur deux pièces (*Primum* et *Secundo*), savants atelages de masses vibratoires et de zébrures inattendues aptes à faire saisir le moment où l'angle mort de la musique développe une vie propre. **P. S. Yoko Higashi & Francisco Meirino. Librairie Humus, Lausanne, ve 16 à 20h30; Point 11, Sion, sa 17 à 20h.**



Voici deux formidables hackers instrumentaux. La Belge Farida Amadou, tout d'abord: elle joue certes de la basse, mais comme personne – entre ses mains, les quatre cordes deviennent des générateurs de textures et de brisures. L'Étasunien Chris Corsano ensuite: lui, c'est la batterie qu'il réinvente – ou plutôt qu'il transfigure en la faisant cracher des nappes sonores à haute teneur fiévreuse. **P. S. Farida Amadou, Chris Corsano. Cave 12, Genève, di 11 à 21h; Maison Gaudard (organisation: Association du Salopard), Lausanne, ma 13 à 19h.**

## &gt; Chez soi

Si vous avez... 1h37

## «Pinocchio»

En 1881 paraissent *Les Aventures de Pinocchio*, roman pour enfants à haute valeur morale ajoutée, écrit par le journaliste et écrivain toscan Carlo Collodi. En 1911, le réalisateur italien Giulio Antamoro en propose une première adaptation cinématographique. Mais c'est en 1940, grâce à sa version Disney – le deuxième long métrage d'animation de l'histoire après *Blanche-Neige et les sept nains* – que le petit pantin de bois rêvant de devenir un vrai garçon accède au rang de superstar internationale. Et voici que plus de 80 ans plus tard, les studios Disney proposent un remake de leur film mélangeant prises de vue réelles et animation numérique, comme ils l'ont déjà fait avec d'autres de leurs classiques – *Cendrillon*, *La Belle et la Bête*, *Dumbo*, *Le Roi lion*, *La Belle et le Clochard* ou encore *Mulan*.

Comme une volonté de se réapproprié Pinocchio, plusieurs cinéastes italiens ont mis en scène ses aventures: Luigi Comencini en 1972 pour une série télévisée fidèle au texte originel, Roberto Benigni en 2002 pour un film lui permettant avant tout de faire le clown, et Matteo Garrone en 2019 pour une version sombre et baroque. Réalisé par le vétéran Robert Zemeckis, qui a déjà entremêlé film et animation dans le merveilleux *Qui veut la peau de Roger Rabbit* et s'est fourvoyé dans des longs métrages en «motion capture» (*Le Pôle Express*, *La Légende de Beowulf*, *Le Drôle de Noël de Scrooge*), ce *Pinocchio* 2022 est une copie du dessin animé de 1940, efficacement mise en scène et avec comme atout principal Tom Hanks en Geppetto. Mais sans surprise, il perd en poésie ce qu'il gagne en rythme. **Stéphane Gobbo. Un film de Robert Zemeckis (2022). A voir sur Disney+.**

Si vous avez... 12 x 50'

## «Conversations with Friends»

On la surnomme la Jane Austen des millennials. Sans doute parce que Sally Rooney, autrice irlandaise de 31 ans, excelle à raconter les relations amoureuses complexes, souterraines, improbables. On lui doit *Normal People*, histoire de cœur (et de corps) sinueuse entre deux jeunes se dépêtrant tant bien que mal dans l'âge adulte. Adaptée à l'écran en 2020, l'entreprise sera un succès. De quoi encourager le duo scénariste-réalisateur à remettre le couvert avec *Conversations with Friends*, premier roman de Sally Rooney. Cette fois, c'est un chassé-croisé entre deux étudiantes et un couple de trentenaires qui se joue, avec le cocktail, propre à l'autrice, de sensualité et de malaise. Malaise car les personnages sont intellectuels et taiseux, préférant les œillades coulées en douce ou les échanges de messages aux... conversations entre amis, justement.

Très millennial, on l'a dit. Une psychologie opaque qui frustre parfois et ralentit inutilement le récit. Mais le réalisme tranquille, presque anecdotique, de Rooney confère à la série un charme indéniable – pour celles et ceux qui ont la patience et l'envie de lire entre les silences. **Virginie Nussbaum. Une série d'Alice Birch et Lenny Abrahamson (2022), disponible sur Canal+ et Blue TV.**

Si vous avez... 52'

«Emmanuelle, la plus longue  
caresse du cinéma français»

Le réalisateur Just Jaeckin est décédé cette semaine en Bretagne d'une longue maladie, à 82 ans. Par hasard, Arte propose pour quelques jours encore un documentaire sur le colossal succès d'*Emmanuelle*, le film que celui qui était photographe réalisa en 1974 pour le producteur Yves Rousset-Rouard (celui qui fera *Les Bronzés*), alors récent acquéreur des droits du roman édité par Eric Losfeld. La réalisatrice convoque des voix pertinentes, l'expert du film Marc Godin, l'historienne Christine Bard, la costumière du film Sylvia Charvillat (très franche), Ovidie...

On (re)découvre un film auquel personne ne croyait au final, même (un temps) son producteur, dont la sortie a été rendue possible par l'accession de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence, qui a drainé des centaines de millions de spectateurs dans le monde, qui est devenu un mythe au Japon, qui a été montré durant douze ans sur les Champs-Élysées...

Une œuvre qui choquerait des féministes aujourd'hui, mais qui conserve son rôle de première illustration populaire du plaisir féminin, qui garde à jamais son ambiguïté, relents de phalocratie et provocation nouvelle emballée par la musique de Pierre Bachelet. Le film comprend un hommage à l'actrice Sylvia Kristel, «qui a libéré les femmes tout en étant emprisonnée» dans ce rôle. Née dans les années 1980, l'illustratrice Delphine Cauly raconte en quoi *Emmanuelle* l'inspire. «C'était un joli film», disait Just Jaeckin. **Nicolas Dufour. Un documentaire de Clélia Cohen (2020). A voir sur Arte.tv et l'app jusqu'au 12 septembre.**